

## Le Reel du mégaphone

*Le Reel du mégaphone*, Canada (Québec), 1999, 52 minutes

Mario Bonenfant

---

Number 204, September–October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48981ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Bonenfant, M. (1999). Review of [Le Reel du mégaphone / *Le Reel du mégaphone*, Canada (Québec), 1999, 52 minutes]. *Séquences*, (204), 21–22.

## When the Day Breaks



Des personnages à tête d'animaux attendrissants

Palme d'Or du court métrage au dernier Festival de Cannes, *When the Day Breaks* est un univers plus qu'une histoire. L'animation y fait montre de tous ses pouvoirs impressionnistes pour nous faire suivre le parcours de deux individus qui n'auront en commun qu'un contact accidentel et qu'un regard échangé devant l'épicerie du coin, avant que ne se produise un incident qui nous transporterait dans les pensées et la vie de l'un et de l'autre. Un film rempli de détails quotidiens observés de si près que, lorsqu'on nous fait suivre le fil électrique d'une bouilloire, nous traversons les murs pour aboutir au fer à repasser du voisin, éclairé par une lampe dont le filament nous relie au téléphone d'un bar du quartier... Et c'est ainsi que le film nous éclaire sur les liens complexes et invisibles qui unissent les membres d'une communauté.

Il est difficile d'imaginer un film plus personnel. Wendy Tilby et Amanda Forbis, toutes deux originaires d'Alberta et ayant étudié au Emily Carr Institute of Art and Design en Colombie-Britannique, ont même écrit ensemble les paroles de la chansonnette que fredonnent leurs personnages et qui donne au film son titre et son élan. Leur dessin et leur technique d'animation mélangent la rotoscopie au crayon et à la peinture sur photocopies, pour créer une impression texturée, vivante et parfois presque réaliste, comme si nous nous retrouvions dans un vieux film d'actualités. Les personnages humanoïdes à tête d'animaux sont attendrissants et représentent différentes dimensions de l'expérience humaine, au sein d'un univers d'où auraient pu s'échapper le célèbre Jeannot Lapin de l'Anglaise, Béatrix Potter.

Mais ce sont le montage audacieux et les transitions animées faites d'associations d'images et d'idées, dignes de certains procédés de Sergueï Eisenstein, qui en font le chef-d'œuvre qu'il est, consacré aussi, deux semaines après Cannes, au Festival d'animation d'Annecy (Grand Prix et Prix de la critique internationale). Un personnage sort un contenant de lait du réfrigérateur, le met sous son nez, puis on

coupe à l'image d'une colonie de bactéries vue au microscope. Un autre quitte son appartement et emprunte un escalier qu'on descend comme si on glissait soudainement au bas d'une page de bande dessinée, vue dans toutes les directions, sortant même des cases pour créer une impression de vertige. Une ellipse toute en émotion. Il n'y a pas de temps mort, on est entraîné d'une surprise à l'autre et ça marche au-delà des conventions. Autant de moments étonnants qui font montre d'un grand talent d'observation et d'une audace dans la création déjà très maîtrisée dans le film solo précédent de Wendy Tilby, *Cordes/Strings*.

Le prix à Cannes confère à nouveau un honneur au cinéma d'animation et à l'Office national du film du Canada, qui démontre combien le pouvoir d'évocation de l'animation peut traverser les frontières parfois plus facilement que les films traditionnels non animés, souvent trop attachés ou même contraints à refléter le réel. L'histoire de *When the Day Breaks* est anecdotique et sans aucune prétention. Ce court métrage est à voir pour se laisser emporter. Un film à chanter, qui évoque la promesse et la fragilité d'une nouvelle journée et qui démontre que nous sommes tous liés les uns aux autres. **S**

Mario Bonenfant

### WHEN THE DAY BREAKS

Canada 1999, 10 minutes — Réal.: Wendy Tilby — Anim.: Wendy Tilby, Amanda Forbis — Dist.: ONF.

## Le Reel du mégaphone




Gilles Garand et son harmonica

D'après un titre quelque peu folklorique, ce documentaire nous fait connaître une légende vivante: Gilles Garand, un harmoniciste-accordéoniste, qui consacre sa vie à la musique, pas seulement pour sa beauté, mais pour son pouvoir. Pour rassembler et pour transmettre la mémoire. Pour lui, le folklore n'est pas quelque chose du passé. C'est le savoir du peuple: *folk* (peuple) et *lore* (connaissance). C'est quelque chose d'utile et de vivant. Utile, car

Garand est un homme de solidarité. Il chante et il joue de l'harmonica avec son mégaphone pour animer les foules et encourager les grévistes sur les lignes de piquetage. Vivant, car il organise un événement musical annuel, La Grande Rencontre, pour faire connaître la musique de ses héros: l'harmoniciste Aldor Morin, qui s'est éteint avant que le film ne soit terminé, la musicienne militante Dorothy Hogan, originaire des États-Unis, et l'accordéoniste légendaire Philippe Bruneau. Le film est parfois un peu long, mais il est réalisé avec le souci de conserver et de documenter un savoir que Gilles Garand cherche à transmettre. Joli casse-tête pour le cinéaste Serge Giguère qui poursuit le filon des personnages sensationnels. On se souvient de Guy Nadon dans *Le Roi du drum*, du chanteur populaire Oscar Thiffault, et du prêtre ouvrier de *9, rue Saint-Augustin*.

*Le Reel du mégaphone* présente tellement d'idées, de sujets et de personnages intéressants qu'on tarde à s'y retrouver. Mais, quand arrive le conflit de travail à la pâtisserie Au Coq d'Anjou, on commence vraiment à se rapprocher du sujet. Le tournage vidéo permet une proximité de tous les instants et on arrive presque à entrer dans l'action, au contact du génie organisateur et négociateur de Garand. C'est entre les différents épisodes de cette grève, qui a duré plusieurs mois, qu'on suivra son cheminement à partir de l'enfance et qu'on comprendra sa quête du sens de la musique.

Certains efforts de mises en situation ne semblent pas nécessaires tant les surprises et les documents d'archives sont variés. Certains élans d'émotion et certains points de vue sont un peu escamotés tant le personnage est avancé dans sa réflexion. Mais, Serge Giguère trace le portrait d'un homme au dynamisme contagieux et renouvelle le visage de l'engagement en y ajoutant une dimension culturelle vivante et actuelle. 

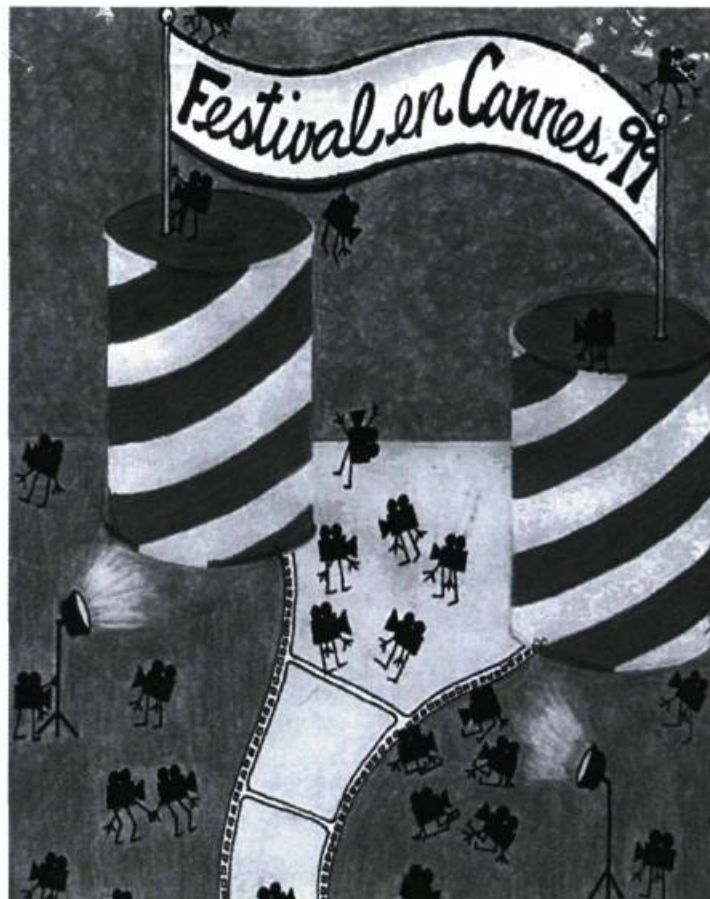
Mario Bonenfant

**LE REEL DU MÉGAPHONE**

Canada (Québec) 1999, 52 minutes — Réal.: Serge Giguère — Scén.: Serge Giguère — Avec: Gilles Garand — Dist.: ONF.

**Festival en cannes...**

**A**u mois de mai, pendant que se déroule le Festival de Cannes, le département de cinéma et de communications du Cégep Saint-Laurent organise depuis presque vingt-cinq ans son Festival en cannes... Une projection de fin d'année comme dans les universités, mais qui mérite d'être suivie puisque, bon an mal an, les films et les vidéos qu'elle propose figurent aux palmarès des autres festivals de courts métrages (entre autres, au défunt Festival international du court métrage de Montréal, puis aujourd'hui, au Festival intercollégial, qui migre chaque année à travers le réseau des Cégeps, et à celui de Ste-Thérèse, qui tarde à mettre sur pied sa prochaine édition). Encore des fenêtres de diffusion en voie de disparition... Les films collégiaux n'ayant pas accès aux tribunes dont disposent les universités, les institutions s'organisent entre elles et, malheureusement, ces



œuvres vivantes, réalisées par des individus qui se trouvent à un intéressant carrefour de leur vie, n'ont presque plus de spectateurs.

Pourtant l'année passée, *Essayez même pas de comprendre*, de Rogerio Barbosa et Francis Dugars, lauréats au Festival en cannes et au Festival intercollégial, laissait entrevoir de grandes qualités cinématographiques et réussissait à créer un univers véritablement transposé, tout en exprimant un point de vue personnel. Cette vidéo mettait en scène un Polonais, un Africain, parlant son dialecte lingalais, et un Québécois, tous trois incapables de communiquer, en un huis clos situé à l'intérieur d'une rame de métro qui ne peut plus s'arrêter. Le Québécois arrive alors à interpellier dans la salle un des spectateurs du film dans lequel ils se trouvent tous, pour qu'il lui lise à voix haute les sous-titres qui apparaissent à l'écran. Seulement voilà... les sous-titres sont en anglais! Ce film a aussi permis à l'un de ses auteurs d'entrer directement à l'Institut national de l'image et du son (INIS), une première, puisque l'Institut accueille surtout des individus ayant déjà travaillé dans l'industrie.

Le Festival intercollégial qui s'est récemment conclu au Cégep Édouard-Montpetit a encore récompensé cette année deux productions du Cégep Saint-Laurent: *Je suis le Morse*, de Jean-Christophe Cloutier, et *En parallèle sur le 45ième*, de Tobie Marier Robitaille. Deux prix sur trois, ce n'est pas mal... Avec une soixantaine d'étudiants qui persévèrent jusqu'en deuxième année, Saint-Laurent jouit souvent d'une plus grande représentation. Les films qu'on y produit